

## La loyauté aux quatre saisons

L'empereur Wu de Liang demanda à Bodhidharma, l'introducteur du bouddhisme Chan en Chine : « Quel est le sens originel de la vérité sacrée ? »

Bodhidharma répondit : « Ouvert sans limites ! Rien de sacré !

Rien ici n'est fixé, n'a de frontières essentielles. Il n'y a rien qui soit donné en permanence comme "sacré"<sup>(1)</sup> ! »

Le sacré — rien de fixe. Non pas l'autre visage du profane, mais l'entièreté du monde libéré de l'emprise crispée — que selon le langage du Bouddha on nomme l'ego.

L'ego — rien de réel, le refus du réel. Nous vivons généralement de ce refus.

Le réel : l'effraction ou le dépouillement simple — par exemple d'un matin météorologique à la fenêtre, tôt suspens du bleu de pluie. La main d'un ami.

*Qui a peur du rouge, du jaune et du bleu ?* — demande Barnett Newman.

D'abord apprendre à être, à y être. Ne pas se contenter des frisures au-dessus du cœur.

L'ego ? — Personne. Le fait de n'être personne.

Le refus de la liberté.

« La liberté n'est pas une chose particulière parmi d'autres, écrit Martin Heidegger, juxtaposée à d'autres, elle est pré-ordonnée à, et elle régit justement de part en part le tout en tant que tout. (...) L'homme est seulement un administrateur de la liberté, seulement un étant qui a liberté de laisser la liberté être la liberté selon la modalité qui lui est échue<sup>(2)</sup>. »

---

(1) Toshihiko Izutsu, *Le Kôan Zen*, Paris, éd. Fayard, 1978, p. 31.

(2) Martin Heidegger, *De l'essence de la liberté humaine*, Paris, Gallimard, p. 133.

*Dasein* — nommer l'homme plus proprement, dire quelque chose de son être même, de sa nécessité à être... de cette difficulté extrême au cœur de notre être. Il y a quelque chose de plus vaste que notre constant ressassement.

L'ego — ce que l'Occident nomme le « sujet », objet de la psychologie.

Subjectivité : l'enfermement de l'homme sur une prétendue intériorité clôturée sur elle-même. L'homme pensé comme une boîte — nommée conscience.

Après la boîte, par la figure de la « miraculeuse » intersubjectivité, d'autres boîtes que l'on pourrait rencontrer ! Et s'il n'y avait pas de boîtes ? Une telle parole est-elle envisageable ? Peut-elle faire visage ? Pas à sortir de la boîte ni de la prison. Pas.

Là où règne l'ego pas d'amitié possible. Amitié, un chant premier nous rappelle l'un à l'autre dans la liberté. Alors les hommes se rongent. Ils ne peuvent rien d'autre.

J'avais pourtant, un matin tôt, en suivant Pelléas habillé d'un costume blanc impeccablement coupé, été à la source d'avant les boîtes. Et j'ai vu l'outresilence où l'ami est l'ami. Et j'ai bu à la source.

Ne pas séparer, écarter et déchirer le profane du sacré, le relatif de l'absolu, le sensible de l'intelligible, le corps de l'esprit... Et surtout oublier ces mots... Vite vite.

Le chemin gardant écoute du sacré, à son écoute, ne répond à rien que nous connaissions. Non pas abandonner le corps. Non pas quitter le monde. Non pas même s'élever. Surtout pas.

Le discours spirituel habituel obscurcit ce qu'il voudrait montrer : la grandeur du métier d'homme.

La poésie en sauve l'ampleur.

Un monde qui, comme le nôtre, restreint la poésie — et tout art est originellement poésie — à un produit culturel, à une actualité (la poésie est de

toute nécessité inactuelle, tout art est inactuel), la tue. Notre monde, animé par la haine de la poésie et la volonté que partout domine le règne de l'information, n'est plus un monde. Quoi ? Un désert im-monde.

Seule la mystique est simple. Elle seule est compréhensible. La religion, la morale ne le sont plus — le sol sur lequel elles s'appuyaient n'est plus. Mais la mystique l'est — en ce qu'elle pointe une *expérience* : celle de la liberté, de l'arrachement à tous nos conditionnements ; l'esprit d'enfance, de cette enfance inaltérable.

Barnett Newman, révélant la tâche d'une vie moderne — au sens poétique, c'est-à-dire au seul sens qui compte — nous montre que l'attestation de la peinture a lieu non pas malgré mais à la condition du défaut, du dépouillement et de la défaillance. Habiter le *sans figure*. « Je ne manipule pas l'espace, je ne joue pas avec lui, je le déclare<sup>(3)</sup> », nous dit le peintre.

La présence offerte mais sans aucune fixité.

Plus de permanence donc — l'icône n'est plus possible. Ce qui advient, advient en ceci qu'il ne se figure pas. Là est le sacré au temps moderne. Entièrement.

Je visite la *Tapiserie de l'Apocalypse* à Angers. Quand j'entre dans l'immense salle où ce cycle fulgurant est accroché, une visite guidée a commencé. La voix du guide porte. On n'entend qu'elle. Impossible de ne pas l'entendre. Son ton déjà discordé. Il ne parle pas. Il ne parle pas à des hommes et à des femmes. Il ne parle à personne. Il ne dit rien des œuvres, mais ânonne une série d'informations à leur propos. Jetées en pâture.

---

(3) Barnett Newman, « Frontiers of space », in *Selected Writings and Interviews*, New York, 1990, pp. 247-251.

Et d'autres encore. D'autres guides qui, malgré une certaine décence faisant défaut au premier qui ne pouvait qu'aboyer, s'en tiennent à des informations historiques — sans rien dire du sacré, de la manière dont les tapisseries sont un poème, une manière d'apprendre aux hommes à être. Sans dire mot du sacré, on ne dit rien. Désolé. On ne dit rien. Les visiteurs ne voient rien. Circulez, il n'y a rien à voir, leur disent les guides. Ils passent. Perdus. La dévastation est là. La tapisserie est exposée comme rarement elle le fut dans l'histoire. Nous pouvons la contempler dans de bonnes conditions et pourtant rien ne se montre. Personne ne regarde. Ça fait mal de regarder. On risque d'y être aussitôt levé. Sauvé. Qui est prêt à un tel saut ? Que faire d'autre ?

« Les choses entrent en rapport, explique Paul Celan, mais dans cet être-ensemble encore, se fait entendre la question de leur provenance et de leur destination, une question « qui reste ouverte », « qui n'en finit pas », qui indique le chemin de l'ouvert, de l'investissable, du vide, de l'espace libre <sup>(4)</sup>. » Le poète préserve le sacré — l'espace libre.

Ils ont pris les mots, les ont éteints. Ils les ont vitrifiés. La langue ne parle plus. Ceux qui en font profession, des techniciens du bricolage. Plus de pieds. Plus de sol. Déracinement. Ils ne savent plus « *ameuter* la vie <sup>(5)</sup> ». Et la foule regarde l'habileté niaise, la cohérence démoralisée de leur détermination à noyer la très haute parcelle sacrée. Elle salue leur internement, comme malgré elle.

Le maître de vie est simplement l'homme vrai. L'homme qui laisse son humanité le requérir.

---

(4) Paul Celan, « *La poésie d'Ossip Mandelstam* », *Poésie* 52, 1990, p. 11.

(5) Antonin Artaud, « Le surréalisme et la fin de l'ère chrétienne », in *Nouveaux écrits de Rodez*, Paris, Gallimard, 1977, p. 157.

*La loyauté aux quatre saisons*

Mais les hommes sont arrachés, coupés de l'ampleur de la source et de son silence.

*Le passage des trompettes*  
au fond de l'incandescent  
texte vide,  
à hauteur de flambeau,  
dans le trou du temps :

apprends à entendre  
avec la bouche<sup>(6)</sup>.

Paul Celan écrit dans l'épreuve du désert. Chaque mot est par lui gagné sur le désert... Mais personne ne voulant faire cette épreuve, rien ne parle. Les mots sont délavés, exsangues.

La haine de la poésie est le visage du désert — comme dévastation voulue.

La philosophie habituelle, celle que les gens connaissent, celle des professeurs d'université, dissout le sel.

Et les sciences humaines, toutes les sciences humaines, avec leur objectivité cerclée, comme un fer à repasser, brûlent — dans une atroce douleur et néanmoins inapparente à la plupart — brûlent pour mieux marquer l'esprit de plis convenus. Ravage des visages. Engloutir la liberté, son effroi : le fait que nous ayons à répondre de notre vie.

La musique — le plus souvent, des manifestations culturelles. Rien ne s'y donne à entendre. Aucun risque. Les critiques musicaux s'acharnent à empêcher la musique. Pour eux comme pour la plupart des chefs, expliquait Sergiu Celibidache, « la musique n'est qu'une série de notes, une suite de valeurs locales. C'est de l'analphabétisme de très haut niveau ! (...) un pro-

---

(6) Paul Celan, Ilana Shmueli, *Correspondance*, Paris, éd. du Seuil, 2006, p. 75.

cès mécanique de reproduction du son abstrait, déchargé de toute substance humaine ! (...) L'idiotie musicale traîne partout, mais surtout dans la grande publicité, dans les grands centres musicaux. Là, il n'y a pas de musique, il n'y a personne<sup>(7)</sup> ». Où sont les hommes ?

À la fin d'une conférence, quelqu'un vient me remercier : « Je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit, c'est exactement ce que je pense. » Je parlerais donc pour confirmer les opinions des uns et des autres ! Manger la cendre. Tuer la parole. Se cacher la tête dans le chagrin. Mais comment seriez-vous d'accord avec moi, moi qui ne cesse de découvrir la parole que j'ai à porter comme un fardeau — sans peut-être jamais y arriver ? La parole me transperce en tant qu'elle parle et en tant qu'elle ne parle pas. Que je ne sache rien d'elle.

Hors de l'errance. Pas à pas dans l'amenuisement.

Qu'un homme se prenne pour un poète, un professeur, qu'il joue ce rôle et qu'il l'oublie ou qu'il fasse semblant de rien — alors il est un *imposteur*. Jouer — le malfrat le fit et il devint le Général de la Rovere, comme nous le montra Rossellini. Mais il n'était pas dupe et cela fut son travail dur.

Mais eux, ils jouent pour ne rien en faire — non pour se révéler mais pour mieux se fuir. Et ils le savent très bien, ce qui les oblige à multiplier les efforts pour le cacher — et d'abord à eux-mêmes. Ils se justifient et cela les souille et me souille. Maître spirituel, artiste plasticien, professeur professionnel de philosophie. Saccager l'espace vaste.

Chögyam Trungpa. Mais qui est Chögyam Trungpa ?

Un être humain.

Les maîtres spirituels se cachent derrière des C.V. dignes de cadres dynamiques à la recherche de promotions et d'augmentations. La manipulation a

---

(7) Sergiu Celibidache, « La leçon », in *L'Autre Journal*, 1985.

trouvé là son lit. Où est l'homme ? Se cacher derrière une robe de religieux, les titres ronflants, les rituels et tout le fatras de pacotille...

Chögyam Trungpa avait mis tout cela à la poubelle — vous en souvenez-vous ? Ils vous parlent de tülkus, d'incarnations d'êtres sublimes, de bodhisattvas révéérés et il n'y a pas même un homme devant vous. La marionnette de leur propre construction. Où est l'homme ?

Chögyam Trungpa m'a pris dans le berceau de la douceur aimante et m'a appris à être un être humain. Il a accueilli la faiblesse. Je ne suis que de ma dette. Il a éteint la brûlure et il l'a ouverte plus vive.

Les poètes — Rainer Maria Rilke, Edward Estlin Cummings, Marcel Proust, William Carlos William ou Paul Celan — m'ont sauvé de la dogmatique religieuse du bouddhisme, qui comme institution ne cesse de chercher à étouffer la parole. Des requins qui saccagent Chögyam Trungpa.

Les religieux qui prétendent que nous allons, grâce à eux, grâce à leurs recettes, dominer notre existence, connaître le réconfort, qu'il faut et qu'il faut que.

Le poète dit calmement : « Je ne cherche pas une issue, je poursuis simplement une question dans une même direction<sup>(8)</sup>. »

Le poète dit calmement : « La perspective d'un paradis hilare détruit l'homme. Toute l'aventure humaine contredit cela, mais pour nous stimuler et non pour nous accabler<sup>(9)</sup>. »

Le poète dit calmement : « ... je ne suis pas de ceux que l'amour console. Il en va bien ainsi. Qu'est-ce en effet qui me serait plus inutile à la fin qu'une vie consolée<sup>(10)</sup> ? »

---

(8) Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*, Paris, éd. du Seuil, 2002, p. 69.

(9) René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Paris, Gallimard, 1971, p. 123.

(10) Rainer Maria Rilke, *Le Testament*, Paris, éd. du Seuil, 1983, p. 54.

J'ai la tête cabossée de leur miel amer devenu tas de cailloux. Les maîtres spirituels — comme l'union de ces deux mots devrait nous faire tordre de rire — ont brûlé les prés et le silence, ils envahissent la musique. Les poètes m'ont sauvé en m'abritant au plus haut risque. Là où rien, en vérité, n'a à être sauvé.

La parole du Bouddha m'a permis de comprendre que les poètes disent le vrai. D'une manière si rarement prise au sérieux. D'une manière propre à ouvrir la trace en soi, la trace de l'espace, sa preuve. De s'y configurer même... dans l'interstice qui parfois vient... comme une grâce.

Ça ne parle pas. Pas vivant. Mots de pierre. Ils accroissent le désert de pierres... Les belles idées : d'autres pierres indigérables... Pierres avalées de force... Le gavage.

Les hommes croient aux idées (!) et le désert croît.

Mais heureusement, dans le péril ouvert, oui Heureusement, Paul Celan — désabrite du refus d'entendre la langue parler, de la volonté de tout comprendre, du rapport instrumental à la langue, de la privation du souffle...

Mais heureusement, dans le péril ouvert, oui Heureusement, Martin Heidegger — désabrite de la philosophie, de l'impossibilité où nous sommes de l'entendre, de la laisser nous requérir en sa demande. Il montre le chemin de l'autrecommencement.

Mais heureusement, dans le péril ouvert, oui Heureusement, Barnett Newman nous désabrite des arts-plastiques, de la restriction de l'art à une image ou à une suite d'enjeux formels, techniques, sans vision et sans engagement... pour rien, pour de faux, pour faire semblant. Il nous porte à la nécessité d'habiter autrement le monde, d'une manière enfin moderne, d'une manière à la hauteur poétique du moderne. Dans la grande nudité de l'amour qui ne se saisit pas.